

Bruniquel dans Le maillet et le ciseau, les souvenirs de ma vie de Zadkine

1920: Avec Ramey à Bruniquel.

A cette époque, je venais aussi de me faire un bon ami en la personne de Henri Ramey, peintre que j'avais connu à la Rotonde et qui me parlait souvent de sa campagne de Tarn-et-Garonne, de Bruniquel, son village où il possédait une maison. Me voyant assez misérable et traînant un chien que je nourrissais plutôt maigrement, il me dit un jour d'été : « Pourquoi ne viendrais-tu pas à Bruniquel ? Sans doute trouverais-tu bois ou pierre à tailler. Sans doute un fermier pourrait-il, là-bas, te loger et te nourrir pour peu d'argent. » La seule personne qui pouvait me prêter de l'argent ou m'acheter quelque dessin ou sculpture était Zborowski, le poète polonais devenu marchand de tableaux et spécialisé dans la vente des œuvres de Modigliani. J'ai donc réuni tous mes dessins, soixante-dix environ, exécutés sur papier jaunâtre et rugueux de boucherie, sur papier à lettres avec en-tête des cafés, etc. Quelques jours après, Zborowski m'en donna 350 francs, somme qu'à l'époque je jugeais importante. C'est, en tout cas, riche de cet argent que j'entrepris mon premier voyage en direction du sud-ouest.

Arrivé à Capdenac, je trouvai magnifiques les monts qui entouraient cette station. Je pus prendre très vite un train de marchandises qui se rendait à Montauban; on me laissa monter avec Calushe dans un wagon chargé de sacs de pommes de terre. Le train s'arrêtait à chaque gare rencontrée et on allait boire un verre de vin au village. Je découvrais alors l'intime et délicate beauté d'une façade simple de maison de pierre. La porte et les fenêtres s'incisaient dans le mur avec une aisance harmonieuse que je n'avais jamais vue à Paris. Tout l'aspect de la maison me ravissait, le toit en tuiles lourdes primitives, le pied de vigne qui grimpait le long du mur pour s'épandre en branches à larges feuilles et donner de l'ombre à un enfant ou à une vieille femme assise au bas du mur.

Tout semblait étrange, primitif et captivant à mes yeux. Arrivé en gare de Bruniquel, j'eus un petit chemin à parcourir pour arriver au village. J'étais heureux, Calushe aussi, il allait d'une pierre à un arbre, gambadait et me regardait de ses grands bons yeux dorés. Après avoir traversé un ruisseau, la route montait vers les maisons pour devenir une rue étroite bordée de bâtisses curieusement architecturées. Montant plus haut encore dans le village, l'architecture semblait plus ancienne. Tout était construit en pierre. Portes et fenêtres taillées dans la pierre avaient pour moi un beau langage grave. Tout était à regarder, il me semblait que je marchais au travers d'un ancien monde taillé entièrement à même la roche. Parfois, par une porte entrouverte, je voyais un escalier en pierre évoluer comme un être enchanté et médusé, autour d'une colonne de pierre. Oui, les marches de l'escalier étaient amoureuses de la colonne rose qui les supportait et les murs, faits de milliers de pierres taillées et ajustées, parlaient d'un antique savoir et d'un heureux temps où l'homme avait su rendre la pierre obéissante.

Ramey et sa femme habitaient tout en haut du village. On devait passer par un grand portail près d'une petite chapelle. Des portes, d'une ogive parfaite, n'étaient plus sur un passage; elles s'ouvraient sur des pans de murs qui entouraient arbre ou buisson. Une fenêtre trouait en silence sur un paysage lointain. Un escalier montait vers nulle part. C'était un monde enchanté dont la beauté étrange me semblait proche et inconnue à la fois. Ramey habitait dans une vraie maison. Une porte ogivale menait vers une pièce où une cheminée taillée, énorme, noire et silencieuse regardait scrupuleusement s'avancer vers elle l'étranger que j'étais, et un chien.

Ramey me conduisit chez un fermier qui demeurait au bas du village. M. Lacoste était aussi grand et maigre que sa femme était petite et grasse. Une jeune fille me sourit : la fille Lacoste. Tout le monde me souriait. Un bon dîner campagnard fut vite avalé et, pour la première fois depuis longtemps, je m'endormis d'une saine fatigue et heureux. Calushe, allongé au pied de mon lit, s'était endormi avant moi.

Les jours qui suivirent, j'inventoriai le village. Je trouvai tout de suite une sorte de petite grange où je transportai vivement un tronc d'arbre dans lequel je me mis à tailler un corps féminin. Le bois était serré et dur mais j'étais jeune et tapais fort. A gauche du village, un mont assez austère et assez haut répandait sa base où se dessinaient des chemins à peine visibles qui menaient vers ses hauteurs. L'air était vierge et parfumé. Je sentais mes poumons vivre une nouvelle fois. Au sommet du mont, le chemin conduisait à une pierre qui semblait taillée par la main de l'homme. On me raconta plus tard l'ancienne légende qui vivait autour des angles de cette pierre peut-être tombale. Cette pierre aurait marqué, en effet, la sépulture d'un jeune Anglais venu vivre, jadis, chez son ami le fils du châtelain qui habitait le castel haut perché sur le mont d'en face. Les deux amis étaient inséparables, mais le jeune Anglais tomba malade d'un mal mystérieux qui le rongea et le mena à la mort subitement. Le jeune Français l'enterra et fit tailler la pierre qu'il plaça sur la tombe. Quel romantisme ! Quel merveilleux pays que celui qui se nourrit de légendes et de contes consacrés aux amitiés juvéniles ! Et ce vent exquis qui caressait tout autour les herbes, comme avec une main éternellement douce et abstraite !

Du haut de la montagne qui sentait si bon sous l'ardeur du soleil, on voyait une sorte de vallée qui s'en allait en souriant vers une forêt qui ombrait au lointain en léchant mollement le rocher. Tout en bas, là où un chemin champêtre se déroulait mélancoliquement, on remarquait deux arbres d'un vert sombre : deux magnolias qu'entourait une sorte de murette basse. On racontait que ces deux arbres abritaient dans l'émeraude de leur ombre les tombes de deux protestants tués lors des guerres de Religion qui durèrent longtemps dans la région. Les peupliers qui longeaient la Bonette, ruisselet tendre, se jouaient des vagues minuscules qui déferlaient sur les cailloux. Dans la main, le sable était comme un gâteau, chaud et parfumé. Mais il me fallait relever la tête, me rappeler que j'étais en ce pays un étranger, un SCULPTEUR, mot que personne ne connaissait dans le village. Je me sentais

chose périssable que le vent du temps transporte, se plaît à transporter pour le laisser ici ou là... Réflexion faite, quel bon vent, quel charitable vent ce devait être pour faire d'un homme des campagnes russes une chose digne d'être déversée sur Bruniquel, à l'ombre des peupliers. Ceux-ci, heureux sans doute de ma visite, s'affairaient grandement de leurs mille feuilles nourries du souffle et de la chaleur de la vallée.

Quand aujourd'hui je pense à ces jours déjà si lointains où je déambulais d'un atelier à un autre, je me rends compte qu'il ne m'en reste, à moi, presque rien. Je possède encore une tête en pierre taillée datant de 1914 et deux bronzes : « La Femme à l'éventail » et « Le Joueur d'accordéon ». Si un jour — qui n'est peut-être pas éloigné — un étranger amateur avisé de sculptures veut connaître les miennes par les monographies et les albums, il croira au jugé des livres qu'aucun bois taillé n'est sorti de mes mains entre 1920 et 1935; c'est que tous sont conservés dans divers musées. Or, ce petit peuple peu connu de bois sculptés illustre bien la «fente» qui s'est produite dans mes pensées. Recherches. Tâtonnements plutôt. Incursions. Car les quinze ou dix-sept sculptures qu'on peut aujourd'hui dire cubistes ne sont que des sculptures reflétant les influences qui émanaient de la peinture de Picasso et de Braque. A cette époque d'après-guerre, il n'y avait aucune personnalité dont la sculpture eût pu m'impressionner. Archipenko, avec ses personnages en tôle, déviait vers une sorte de surréalisme pittoresque. Quant à Laurens, Lipchitz et Czaky, ils se situaient comme moi, avec le même intérêt pour l'émanation cubiste. Laurens, bon ou plutôt simple tailleur de pierre entre 1920 et 1935, peuplait son atelier de natures mortes en bas-relief qui rappelaient vaguement les toiles de Picasso. Ne peut-on admettre, en regardant aujourd'hui ces reliefs cubistes, qu'aucune orientation individuelle ne s'y dessinait, aucun détail personnel saillant ? Laurens exécutait ses reliefs comme un médusé. Malgré mon désir de découvrir quelque éclat de personnalité chez les deux autres sculpteurs que j'ai nommés, leurs pierres, leurs plâtres surtout, ne sont plus aujourd'hui que des témoins pâles d'un grand soleil qui les éclairait mais ne les métamorphosait pas. Moi-même je ressentais obscurément que ce monachisme cubiste, excluant la couleur, pétrifiait désirs et tentatives juvéniles, courbait et violait la latente folie salvatrice des pensées libres. Après avoir créé la «Femme à l'éventail», «La Belle Servante», «Formes et lumières», etc., je me suis retrouvé bloqué devant l'infini fou et libre, acculé à l'hostile ligne droite qui devait se marier à une autre pareille. J'étouffais.

Affranchi du cubisme : le « Prophète ».

Un jour, je remarquai, dans l'enceinte de la grande scierie du boulevard Vaugirard, un grand tronc de chêne que l'humidité avait rongé par l'aubier et par là même mis à portée de ma bourse. Je l'achetai. A cette époque, mon atelier du deuxième étage commençait à être peuplé, et son plancher semblait ployer sous le poids des pierres et des bois. Un petit atelier me fut offert; espace vide entre des fenêtres claires. Quand le tronc de chêne fut transporté

en cet atelier, dans ce vide admirable, je l'y plaçai debout et aussitôt il me montra le galbe de quelque chose de vivant qui s'offrait à moi, silencieusement, me priant presque, me disant en tout cas quelque chose. Après trois jours de vie avec ce bois, l'idée d'un prédicateur, d'un prophète, m'habita et me poussa à prendre marteau et ciseaux.

Un mois s'écoula et le « Prophète » était là, avec sa longue tête et les bras repliés pour une sorte de prière simple et primitive. Je respirais à plein poumons et souriais. Un autre tronc d'arbre me servit pour que j'y taille un esclave que, du reste, je traitai encore dans d'autres troncs. Une fois, un tronc de pommier put m'échoir : j'y taillai « Niobé » puis, tout un peuple debout, sculpté dans le bois, suivit.

1920: Mariage avec Valentine Prax.

Une jeune fille peintre, venue d'Algérie, qui habitait dans la même maison que moi, devint vite mon amie. Nous décidâmes de nous marier. Je retournai à Bruniquel en Tarn-et-Garonne, toujours pauvre, car ne vendant presque rien, et ma sculpture exposée aux Salons des Indépendants et d'Automne ne provoquant, de la part des critiques, qu'un «Zadkine et la sculpture nègre». De Bruniquel, j'écrivis à Valentine Prax — cette jolie jeune femme peintre, ma future femme — que je l'attendais et qu'elle avise ses parents de notre mariage; qu'elle les invite. Le père de Valentine était vice-consul d'Espagne à Bône; il était d'origine catalane. La mère était en partie sicilienne, et en partie française. Les deux familles avaient émigré en Algérie un peu après la conquête de celle-ci par les Français. En gare de Montauban, lors de la première entrevue avec les parents de Valentine, j'ai vu un monsieur assez grand et maigre, avec des yeux bleus et un manteau d'hiver. M. Prax était un homme taciturne. La mère de Valentine étant aveugle, l'inspection par elle du futur mari de sa fille ne put être trop sévère. Le mariage eut lieu à la campagnarde mairie de Bruniquel. Valentine invita le peintre Foujita et sa femme Fernande Barrey qui vinrent avec un ami costaricain. J'étais en espadrilles et Valentine en turban que lui avait confectionné Fernande. La cérémonie du mariage avait été prévue pour midi mais le maire n'arriva que vers une heure de l'après-midi, portant sabots et pantalon de velours patiné par les soleils et les pluies de plusieurs années; il arrivait des champs. Quand tout le petit monde fut autour d'une table, M. le Maire sortit une écharpe tricolore d'un tiroir et nous maria en disant des choses sous-entendues. L'ami costaricain nous photographia. Calushe, mon chien, était là. Un «grand» déjeuner suivit, chacun mangea, rit et parla. Calushe était très content car il pouvait manger comme un roi et j'étais sûr qu'il désirait que cette sorte d'agape devienne l'habitude journalière.